

# Pour une reconnaissance des savoirs situés en bibliothèque

Ermeline Jaggi, Bibliothécaire et documentaliste

« *Le meilleur moyen d'obtenir une vue plus large est de se trouver quelque part en particulier* ». D. Haraway

A la fin des années 80, Donna Haraway, biologiste et philosophe féministe, conceptualisait pour la première fois la notion de *connaissance située*. Critique postmoderne du mythe de l'objectivité scientifique, ce texte interroge également les concepts d'universalité et de *neutralité*. Ceux-ci se trouvant souvent à la base de l'*éthique* des sciences de l'information et des bibliothèques, je propose ici une lecture et une mise en relation de cette notion de *connaissance située* avec les pratiques professionnelles qui nous concernent, bibliothécaires et spécialistes de l'information.

En tant que bibliothécaire et documentaliste, je constate une tendance générale à considérer notre travail comme *apolitique* et ressens un certain malaise et une nervosité au sein de la profession à l'évocation d'un nécessaire engagement

militant dans nos pratiques. Pourtant, la question politique dans nos pratiques se pose à mon sens au moins à deux niveaux ; l'*acquisition* des contenus et la *médiation* sur ceux-ci. A chacun de ces niveaux, il me semble percevoir une

tension persistante, qui se traduit souvent chez les professionnel·le·s de l'information par l'adoption d'un positionnement extérieur aux contenus. C'est le fameux *regard neutre* ou *impératif de neutralité*. Ce concept apparaît fréquemment, au côté du principe d'objectivité, dans les codes d'éthique professionnels. Ces notions m'apparaissent difficilement interprétables, parce qu'elles y figurent souvent comme impératifs concrets à la légitimation et la réalisation d'un objectif plus grand, compris comme la participation constructive à la société démocratique, la défense des droits fondamentaux humains et l'accès à l'information. Ces valeurs impliquent pourtant nécessairement un positionnement actif, c'est-à-dire, une vision arrêtée de ce qu'est la démocratie, - une notion partagée de ce qui est "juste" moralement pour défendre des droits fondamentaux. D'autre part, dans un effort de contribution à la société, il est nécessaire de se demander comment réaliser ces valeurs et faire en sorte qu'elles se concrétisent. Répondre à ces questions suppose dès lors de faire des choix *éthiques* et *politiques*, et de se mettre en mouvement en ce sens. Par conséquent, se sentir acteur de la société ne permet en aucun cas d'entretenir l'illusion d'un regard extérieur et neutre. J'apprécie la définition de la démocratie au sens de Camus, à savoir

qu'il ne s'agit pas de la *loi de la majorité* mais bien de la *protection de la minorité*. Que cette définition soit partagée ou non, il m'apparaît impossible d'ignorer la portée politique de notre profession.

Dans son article « *Librarianship and Resistance* », la bibliothécaire canadienne Sandy Iverson, relève qu'elle a, elle aussi, longtemps éprouvé un sentiment ambivalent à l'égard de la bibliothéconomie et de ce qu'elle nomme « l'establishment des bibliothèques ». C'est en commençant à s'intéresser aux récits et métarécits dans les pratiques de la bibliothéconomie, qu'elle a compris d'où venait son inconfort vis-à-vis de ce qu'elle considère comme un *ordre établi*. (Iverson, p.14). Comme elle, je vois la conception dominante de ces principes éthiques comme une construction historique et circonstanciée. Héritages des Lumières et fondements de la Modernité, ces grands récits ont traversé les siècles et les imaginaires, propageant les idées de l'*Universalisme*, de la *Démocratie*, ainsi que de la transmission du savoir, de la lutte contre l'obscurantisme, etc. Ces idées qui ont également imprégné l'imaginaire des bibliothèques - de la *Bibliothèque de Babel* de Jorge Luis Borges, au *Nom de la rose* de Umberto Eco - ont contribué à forger les métarécits et à poser les bases d'une vision moderne de ce que devraient être

les bibliothèques; vision qui repose en grande partie sur des principes éthiques se réclamant de la pensée philosophique universaliste, parmi lesquels le fantasme d'une représentation exhaustive et objective du savoir, associée à l'impératif de neutralité. En tant que professionnel-le-s de l'information, nous aurions alors hérité d'une conception de l'objectivité qui repose sur ce qu'on appelle en philosophie le "point de vue de Dieu" ou "point de vue de nulle part". Pourtant, il me semble que la notion d'objectivité telle que représentée dans ces récits et métarécits est difficilement soutenable dans notre société actuelle, et il m'apparaît qu'il est temps de les déconstruire afin de nous réinventer – réinterpréter ? – à travers de nouveaux récits communs.

De toute évidence, l'évolution récente de la profession est un élément important en faveur de ce mouvement. En effet, les crises que subit actuellement la société de l'information avec, notamment, la surproduction de contenus, ont amené les bibliothécaires et spécialistes de l'information à jouer un rôle sociétal de plus en plus important, engendrant d'une part, une professionnalisation encadrée des pratiques, et d'autre part, une diversification de celles-ci. D'un statut de simple gestionnaire de contenu, le-la bibliothécaire est passé-e à un statut de produc-

teur-trice de contenu. En particulier, si l'on considère le travail de médiation qui inclut généralement une organisation et un enrichissement des contenus ainsi qu'une capacité à créer du lien entre les informations pour faire émerger de la connaissance. Or si l'objectif est moins de créer des liens quantitatifs entre les informations mais bien plutôt qualitatifs, nous devons également interroger notre position de sujet producteur de connaissance. Cette mutation, qu'elle soit largement acceptée ou ponctuellement revendiquée, nécessite toujours un changement de paradigme dans le positionnement professionnel et éthique. Il est vraisemblablement alors impossible de continuer à adopter et revendiquer un statut neutre de fournisseur-euse de service. Si l'on se considère comme partie intégrante de la chaîne de production du savoir, alors cela implique de penser une nouvelle épistémologie propre aux sciences de l'information et des bibliothèques. Dans ce sens, il devient pertinent de s'inspirer des épistémologies en sciences humaines et des théories postmodernes, qui, pour certaines, proposent de nouvelles distinctions entre neutralité et objectivité.

Auteure et penseuse postmoderne majeure, Donna Haraway publiait en 1988 l'article « *Savoirs situés : la question de*

la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle ». Elle y développait la notion de connaissance située et déclarait en outre : « Je milite pour les politiques et les épistémologies de la localisation, du positionnement et de la situation, où la partialité, et non l'universalité, est la condition pour faire valoir ses prétentions à la construction d'un savoir rationnel. Ce sont des prétentions qui partent de la vie des gens ; la vue depuis un corps, toujours complexe, contradictoire, structurant et structuré, opposée à la vue d'en haut, depuis nulle part et simple. » (Haraway, p.126). Dans son article, Haraway affirme que la production de la science et d'un savoir objectif n'est jamais désintéressée ou libérée de son auteur-e et qu'elle est intimement liée à la position qu'il-elle occupe dans la société ainsi qu'à sa manière de percevoir/considérer la réalité. Il s'agit donc de questionner cette position, l'endroit depuis lequel il-elle parle ; d'interroger les limites de sa vision ainsi que les *liens de pouvoir* dans lesquels il-elle s'inscrit. C'est seulement ainsi, en tenant compte de la *position située* du sujet, que l'on peut espérer, à terme, prétendre à une objectivité plus authentique. Ainsi, comme le relève, dans un article récent, Irène Pereira, professeure de philosophie, "[...] l'objectivité suppose non pas de prétendre à la neutralité (qui est une

illusion), mais au contraire d'explicitier la position d'où est produite le discours de manière à en objectiver les possibles biais. Dans une certaine mesure, plus on se croit neutre, moins l'on risque d'être objectif". Selon moi, ce paradoxe posé ici souligne les limites de la distinction et de la compréhension classique des concepts d'objectivité et de neutralité. Il est donc important de reconnaître la vue partielle, non-neutre et située, afin de faire émerger de nouveaux discours.

Par ailleurs, la nécessité d'*objectiver les possibles biais* me paraît essentielle dans nos pratiques et notre travail. En particulier lorsqu'il s'agit de mettre en place et d'appliquer des politiques d'acquisition, ainsi que lorsque nous faisons de la médiation de contenus. Il est indispensable que cette critique porte à la fois sur le positionnement des auteur-e-s que nous choisissons de présenter, ainsi que sur notre propre positionnement quand nous en parlons. À titre d'exemple, Iverson évoque dans son article la question sensible de l'*anti-censure*, qui est souvent une prise de position affirmée par les bibliothécaires revendiquant une responsabilité à proposer une large variété de contenus, et soutenant la liberté d'expression et d'information. Elle relève que si l'on trouve souvent, à ce titre, des contenus racistes ou à caractère haineux

en bibliothèque, il est plus rare que les bibliothécaires s'interrogent et admettent le racisme inhérent qui s'exprime à travers ce discours anti-censure. Le choix est fait de privilégier un certain discours, celui de l'anti-censure, qui prime alors sur celui du racisme. Elle complète en affirmant que si les bibliothécaires sont généralement activement *anti-censure*, ils sont plus rarement activement *antiracistes* (Iverson, p.16). Je retiens donc qu'il ne s'agit pas seulement de donner accès à ces contenus haineux, mais qu'il faut alors construire une politique anti-raciste dans notre façon de les présenter, ainsi que dans nos politiques documentaires ; d'adopter un positionnement actif et non-neutre, afin de montrer pourquoi certains discours dominants (anti-censure) ont pu émerger au dépit d'autres (antiracisme), durant les siècles. De toute évidence, il faut aujourd'hui tenter de rééquilibrer le partage de l'espace intellectuel, en ayant pour objectif de mesurer non l'égalité, mais l'équité. L'*objectivité* forte défendue par Haraway, combinée à un positionnement anti-censure actif, implique dès lors d'ouvrir cet espace aux discours jusque-là minorisés, aux points de vue des opprimé·e·s et des sans-voix. Je pense qu'il est indiscutablement nécessaire que ces voix disposent d'un espace d'expression plus large puisque la perspective et la vue partielle qu'ils représentent permet

alors - en les mettant en dialogue et en résonance - de nourrir un débat plus ample, d'ouvrir de nouvelles opportunités critiques et, finalement, de donner le véritable caractère multi-perspectiviste à nos collections. Nous nous devons également d'accepter et de revendiquer notre vue partielle dans l'organisation et la mise à disposition de ces savoirs, car c'est ainsi seulement que nous pouvons espérer comprendre finalement ce qui nous lie, en tant que professionnel·le·s, à la société et la communauté que nous voulons servir ; celle-là même qui produit ces savoirs situés.

Il apparaîtra alors que c'est la multiplication des points de vue "situés" et non des points de vue "de nulle part" qui, en tant que *somme de subjectivités*, pourra, à terme, former une *objectivité authentique*. Dans ce sens, il semble alors plus juste de revoir également notre compréhension de la notion de neutralité et d'accepter les limitations qu'implique notre propre impartialité. Je souhaite ici proposer de revoir cette distinction entre objectivité et neutralité et de considérer plutôt notre rapport à la transmission de l'information sous un angle d'honnêteté intellectuelle; accepter en tant que professionnel·le·s la partialité de notre point de vue et reconnaître ce biais auprès de notre communauté, c'est à mon sens

créer et renforcer des liens de confiance avec elle et chercher à garantir continuellement une relation d'authenticité entre nous ; redonner de la force au débat en créant des ouvertures inattendues, et en fin de compte faire en sorte que tous ces discours se rencontrent pour, qu'entre nous, personne n'ait le dernier mot. ♦

---

### Références bibliographiques

HARAWAY, Donna, 2007. Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle. In : *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences-Fictions-Féminismes*. Paris : Exils, Essais, pp. 107-142. ISBN 9782912969637

IVERSON, Sandy, 1999. Librarianship and Resistance. *Progressive Librarian* [en ligne]. Hiver 1998/1999, n° 15, pp. 14-19. [Consulté le 30 mai 2021]. Disponible à l'adresse : <http://www.progressivelibrariansguild.org/PL/PL15/014.pdf>

---

PEREIRA, Irène, 2021. Maximiser l'objectivité et minimiser la neutralité : du militantisme en sciences sociales. *The Conversation* [en ligne]. 2 mars 2021. [Consulté le 30 mai 2021]. Disponible à l'adresse : <https://theconversation.com/maximiser-l'objectivite-et-minimiser-la-neutralite-du-militantisme-en-sciences-sociales-156159>

---

Article publié en **CC BY**

